

Extrait de l'écho de St Martin Septembre 1938

Sortie de la Schola à l'occasion de ses 25 ans

Page 16



PROMENADE DE LA SCHOLA

On va souvent chercher au loin ce qu'on pourrait avoir à portée de la main. A moins d'être un pneu Michelin, le charme d'une promenade ne se mesure pas au nombre de kilomètres parcourus.

A quelques pas de Biarritz, il y a des sites ravissants.

Les montagnes de Cauterets et de Gavarnie sont évidemment belles. Ces masses houleuses, énormes, ces cimes altières aux fronts calcinés, évoquant l'arrêt tragique de quelque lutte de géants montant à l'assaut du ciel, saisissent et retiennent par l'impression poignante de grandeur, de solitude, de silence et d'immobilité.

Les montagnes qui entourent les villages basques ont quelque chose de plus humain et de plus familier. On s'y sent plus à l'aise. Semblables à un décor de théâtre qui souligne et colore les jeux de scène, elles s'accordent mieux aux proportions de l'homme, aux gestes harmonieux des paysans et des bergers qui y mènent une existence hcurcusc et tranquille. Il s'en dégage une sensation de détente et de plénitude dans la joie de vivre et de respirer, une leçon de sagesse et de mesure, comme si Dieu

y avait intentionnellement disposé toutes choses pour notre culture d'âme et le plaisir des yeux.

* * *

C'était, au surplus, une journée particulièrement radieuse. Le soleil, pas trop ardent, répandait une lumière claire et douce, rendant proches et mettant en plein relief la ligne des hauteurs, les carreaux nuancés du vaste damier des prairies et des champs, l'abondante et verte frondaison des taillis. Dans le ciel bleu, moutonnant, quelques flocons de nuages blancs, qui, en interceptant les rayons, faisaient et défaisaient sur les coteaux et dans la plaine, sous le souffle du vent léger, de mobiles plaques d'ombre.

Les maisons pointaient, claires, comme revêtues de blancheur.

Personne aux champs. C'est dimanche. Le long des chemins et à l'intérieur des villages, sans hâte, avec l'air satisfait de gens qui laissent de travailler pour un devoir plus noble, hommes, femmes, enfants se dirigent vers l'église ou rentrent chez eux. La fidélité du basque à ses traditions, qui fait l'admiration de tous, est faite de cette fidélité scrupuleuse, inviolable à l'observation du dimanche. Quiconque manque la messe, est, par ignorance ou faiblesse, bien près d'être infidèle à ses autres devoirs.

* * *

Nous traversons Baïgorry, qui en est à cette sorte de torpeur indécise qui sépare les deux messes.

Nous aurons plus de chance aux Aldudes. Village coquet, respirant largement dans le cadre de ses montagnes étagées, aujourd'hui plein d'une rumeur inaccoutumée. Un enfant du pays, pour la première fois, chante la messe solennelle. Devant l'auberge et sur la place, quelques retardataires. Près du porche, on se bouscule pour entrer.

Nous pénétrons, bousculant à notre tour les rangs serrés des femmes. Après la prière d'adoration, on regarde. Dans cette église, aux proportions agréables, on désirerait qu'intervienne un pinceau avisé pour accorder les couleurs aux lignes de l'édifice et redonner aux éléments leurs teintes naturelles et logiques.

L'office va commencer. De nombreux acolytes, suivis du célébrant, font leur entrée au chœur. De leurs ornements, de l'autel et des rétables, c'est un amoncellement d'or, que fait éclater la lumière des candélabres. Au pied de l'autel, entre les officiants, alternent les premières prières, devant le blanc rideau des surplis. Derrière, des voix aériennes entonnent l'Introït. Puis sur le ton

plaintif, un peu monacal, c'est le chœur des jeunes filles qui reprend, vite couvert et comme écrasé par le tonnerre qui descend des tribunes.

Et la cérémonie se déroule avec tout le sérieux et la majesté familière que les chrétientés basques mettent aux choses de Dieu. Ayant déjà entendu la messe et communié, nous sortons au moment où le prédicateur, en langue basque et sur le mode un peu grandiloquent, aborde, devant cet auditoire et pour ce jeune prêtre, le grave sujet du sacerdoce.

* * *

Il s'agit de choisir les meilleurs emplacements pour le déjeuner. Ce pays en offre de délicieux dès les premiers contreforts. Nous grimpons. C'est féérique. Tout le village se déroule à nos pieds, jusqu'au redan d'Urepel. Les crêtes au loin se dessinent, aériennes, azurées, au-dessus des taches sombres des replis profonds. Sur ce piton, flanqué d'un rocher et bordé d'arbres, nous ne sommes qu'à quelques mètres du sol, et nous avons l'impression de voguer en plein ciel, dans un tapis soyeux de verdure, de lumière et d'air.

A manger, à rire, à parler, à regarder longuement et en silence, le temps s'écoule. Ce paysage captivant nous a fait oublier l'heure et retenus trop longtemps. Il faut se hâter...

* * *

Le chauffeur a disparu... Le voilà. En route pour Saint-Jean-Pied-de-Port. Nous glissons sur le ruban d'asphalte, aux tournants brusques, enserrés dans le ravin étroit, près de la rivière, à l'ombre des arbres qui se rejoignent. Qu'il ferait bon ici s'arrêter, mettre pied à terre, paresseusement musarder, voir de près et palper cette eau lumineuse dont le rire fuyant est comme un subtil symbole de l'attrance et de la brièveté des jours et des choses qui passent...

Nous montons vers Irouléguay. Du milieu des champs de blé mûr et des vignes proches, par-dessus les nids de villages, le panorama se découvre et s'étend jusqu'au fond de Saint-Jean-le-Vieux. Je ne connais guère de perspective plus accueillante et plus gracieuse ni qui exprime avec autant d'exactitude l'exquise gentillesse des gens de Garazi. Ici aussi on aimerait bien faire une halte, la même que nous fîmes avec quelques amis, en accompagnant M. Arotçaréna, un peu triste, dans sa première visite à Banca. Mais le temps presse et la jeunesse sourit à ces pauvres réminiscences.

A cette heure, la ville de Saint-Jean-Pied-de-Port est sans vie et l'angle du soleil la prive de son charme habituel. Il paraît, du reste, qu'il se joue une partie importante, qui a vidé les rues au profit de la place de pelote.

* * *

En passant à Saint-Jean-le-Vieux, une prière sur la tombe du cher abbé Apestéguy, ancien vicaire de St-Martin, tôt enlevé à l'affection des siens, des amis, à la nôtre, que des qualités exceptionnelles d'intelligence semblaient destiner à une carrière aussi brillante que fructueuse. Néant de la vie et qu'il l'aimait pourtant ! C'est là, au pied de l'humble cyprès, sous le granit mousseux, que reposent, depuis plus de 10 ans, ce large front tumultueux, aux yeux de flamme, ce grand corps que le bouillonnement du feu intérieur semblait soulever vers la chaire. Le bon Dieu nous retire ainsi ceux dont l'amitié tutélaire mettait un son d'allégresse sous nos pas confiants, de crainte qu'un attachement terrestre et le charme qui émanait d'eux n'empêchassent nos regards de se poser sur Lui.

* * *

Après Lacarre, nous bifurquons, par Irissary et Hélette, vers les grottes de St-Martin-d'Arbéroue, non sans éprouver un léger frisson d'attendrissement en traversant la paroisse qui fût jadis la nôtre.

Le bon curé Lohiague est à son presbytère, ayant achevé sa rude journée dominicale, maintenant occupé à combler de gâteries ses deux jeunes séminaristes. Nous parcourons à pied le chemin qui mène aux grottes. L'excellent M. Darricau nous accueille. Il veut bien lui-même remplir le rôle de cicerone, avec le soin amoureux du propriétaire qui connaît et veut qu'on apprécie ses richesses. Le fait est qu'elles sont prodigieusement belles. Que n'a-t-il pas fallu de temps pour former, avec les résidus microscopiques des gouttes d'eau, ces statues, ces groupes, ces longues draperies, ces colonnes de cathédrale, l'épais tapis de nacre qui recouvre uniformément la roche dans les chambres successives des galeries souterraines ? Il nous a ensuite fait admirer quelques pièces archéologiques, recueillies par les savants dans les grottes supérieures. La finesse et le mouvement du dessin montrent qu'aux âges préhistoriques l'homme savait, tout comme aujourd'hui, penser, créer, manier l'outil.

* * *

Le soleil a disparu derrière la montagne qui cache ces merveilles. Ses pâles rayons, au loin, caressent à peine et rougeoient

les crêtes. Dans la pénombre, mouillée de rosée, le village s'appête à dormir. Du balcon où nous sommes, nous assistons au sommeil lent et paisible des choses, tandis que déjà monte vers nous le bruissement indistinct des voix mystérieuses de la nuit...

Fuyons le sortilège, vite montons dans les cars et filons...

Quand nous arrivons en haut de la vieille route de Hasparren, il est trop tard pour jouir du spectacle. En bas, les lignes de réverbères d'Ustaritz et de Cambo... Vers Biarritz, un grand halo de lumière, l'œil clignotant du phare...

Et nous n'avons pas encore soupé... A tâtons, parmi les ajoncs, nous cherchons la pelouse. Les limaces, en rondes nocturnes, nous y ont déjà précédés. L'une d'elles s'avise même de grimper le long du verre de Mlle N... Qu'à cela ne tienne, elle vide le contenu et l'autre continue sa course. En ménagères diligentes, pour finir, elles ramassent tous les papiers et allument un feu de joie.

Il est temps de rentrer et l'on rentre hâtivement, avec l'impression joyeuse que de toutes les promenades de ces 25 ans de schola celle-ci a été certainement l'une des plus « épatantes ».

